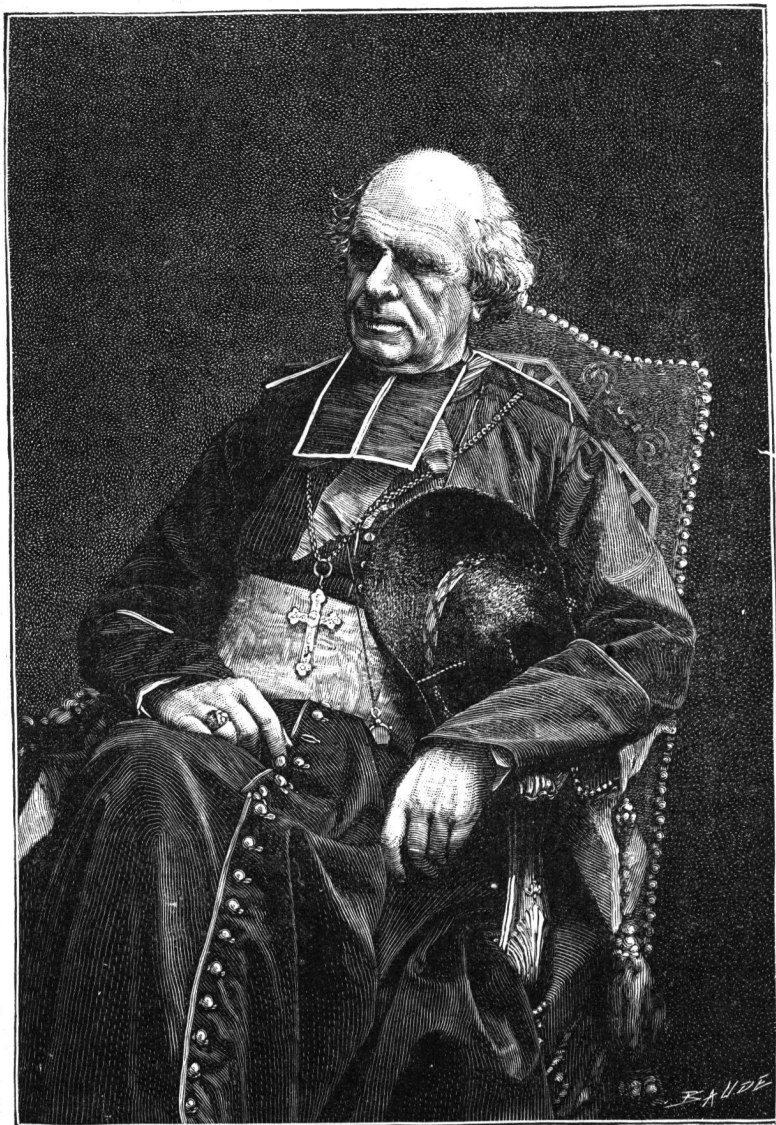


LES CONTEMPORAINS



MGR DE LA BOULLERIE (1810-1882)

I. ÉDUCATION — AU SÉMINAIRE DANS LE MONDE — A ROME

Alexandre-François-Marie Roulet de la Boullerie naquit à Paris, le 1^{er} mars 1810. Il était le second fils du baron de la Boullerie, chef de la branche aînée de sa race, et de Anne-Mélite de Foucault. Sa famille occupait un rang distingué dans l'Anjou.

Le père était trésorier de la couronne sous Napoléon I^{er}. Il garda cette charge après la Restauration, et, sous Charles X, il devint successivement intendant général de la maison du roi, comte, pair de France et ministre d'État.

Grâce aux fonctions que remplissait son père, François vit le jour au palais de l'Élysée, et, plus tard, il habita les rési-

dences royales avec sa famille. Il s'en ressentit toute sa vie et conserva, avec l'affabilité la plus inaltérable et le goût naturel de la simplicité, le grand air d'un prélat qui avait vu la cour.

M^{me} de la Bouillerie, la « femme forte » de l'Écriture, fut l'ange gardien de son fils, dont jamais elle ne mit en doute la vocation ecclésiastique, alors même que celui-ci semblait s'en éloigner ou du moins l'ajourner indéfiniment.

C'est, a-t-il écrit, après Dieu, à ma pieuse mère que je dois tout ce que je suis dans l'ordre de la grâce. Elle n'a négligé aucun soin pour que ma première éducation fût chrétienne; elle a favorisé mes goûts naissants pour le sacerdoce; elle a su m'inspirer à la fois une très vive tendresse pour elle et une crainte extrême de lui déplaire. Ces deux sentiments m'ont sauvé en plusieurs circonstances de ma vie.

Les trois frères de M^r de la Bouillerie firent honneur comme lui à l'éducation chrétienne qu'ils reçurent de leurs parents.

Arrivé à l'âge de dix ans, François suivit, à l'église Saint-Thomas d'Aquin, les leçons de catéchisme de l'abbé de La Bourdonnaye; il y eut pour camarade et ami le futur défenseur de l'enseignement chrétien, Charles de Montalembert.

Le bonheur qu'éprouvait plus tard le prélat à parler des joies et des grâces de la Première Communion dénote assez les pieuses dispositions qu'il apporta dans l'accomplissement de cet acte si important de la vie chrétienne. C'est en ce beau jour de sa Première Communion qu'il goûta les attraits de cette tendre dévotion envers l'Eucharistie, qui devait faire la consolation et le charme de toute sa vie.

Aussitôt après sa Première Communion, il fut présenté à la petite communauté des clercs de Saint-Sulpice, sorte de Petit Séminaire établi rue du Regard, dirigé par l'abbé Poiloup et patronné par les plus grandes dames de la cour. Il y avait là des élèves et des maîtres fort remarquables. Dans les seize premières années de sa fondation, cette maison ne donna pas moins de six évêques et plus de deux cents prêtres

à l'Église. La discipline s'y maintenait à l'aide d'encouragements et d'affectueux conseils plutôt que par le moyen des punitions. Une grande piété animait tous les cœurs, et un excellent esprit régnait parmi cette jeunesse.

Dans cette pure atmosphère, la vocation du jeune François de la Bouillerie se dessina, et à peine avait-il terminé ses études, qu'il demanda à ses parents et obtint l'autorisation d'entrer au Séminaire d'Issy. Mais, là, il rencontra un obstacle avec lequel il ne comptait pas. Sa santé ne put se faire au régime assez sévère de la maison, et il dut rentrer dans sa famille, gravement malade. Plusieurs années allaient s'écouler avant qu'il reprît et achevât ses études ecclésiastiques. C'est la période mondaine de son existence.

Le comte de la Bouillerie avait alors une grande situation à la cour et dans la société parisienne. Le salon de M^{me} de la Bouillerie était un des plus élégants et des plus recherchés de la capitale. Elle y donnait des fêtes exquises, où l'intelligence et l'art avaient toujours leur place; c'était une obligation de la situation de son mari à la cour, et aussi de sa sollicitude maternelle qui voulait rendre son intérieur agréable à ses fils pour leur ôter la tentation d'aller chercher ailleurs des plaisirs dangereux. Parmi les invités, on remarquait les notabilités politiques, littéraires et artistiques de l'époque, MM. de Martignac, Berryer, Lamartine, Victor Hugo, Alexandre Somet, Charles Nodier, les peintres Gérard et Gros, les compositeurs Rossini et Chérubini.

Une de ces soirées demeura célèbre; ce fut celle du 20 février 1830, où on essaya vainement de réconcilier deux fameuses cantatrices, M^{me} Malibrand et M^{lle} Sontag. M. de Pontmartin s'en est fait l'historien. Il a raconté dans ses *Souvenirs d'un vieux Mélomane* les ravissements de cette soirée, le refus qu'opposèrent les deux artistes à toute réconciliation et l'acte de dévouement accompli le lendemain par M^{me} Malibrand. Cette dernière, après avoir sauvé la vie à

un enfant, dit à M. de Pontmartin : « Jeune homme, retenez bien ceci : il est plus difficile d'embrasser une rivale que de faire une bonne œuvre. »

François de la Bouillerie prenait goût à ces réunions. D'un extérieur agréable, brillant causeur, bon musicien, élégant cavalier, poète facile, il avait tout pour réussir. Aussi n'est-il pas surprenant qu'il eût du succès dans le monde.

La révolution de Juillet, qui éclata sur ces entrefaites, interrompit pendant quelque temps le cours de ses plaisirs mondains. Tandis que le comte de la Bouillerie, fidèle jusqu'à la fin, accompagnait Charles X à Cherbourg, sa famille trouvait un asile à Meudon, dans la maison du célèbre vaudevilliste, Scribe. Mais le coup qui renversait le trône de Charles X avait atteint en plein cœur son fidèle serviteur. A partir de ce moment, la santé de M. de la Bouillerie déclina rapidement, et bientôt les siens avaient la douleur de le perdre. Avant d'expirer, le vieillard avait chargé sa digne épouse d'aller présenter au roi exilé le dernier hommage de sa fidélité. Pour remplir sa mission, M^{me} de la Bouillerie se rendit à Prague, accompagnée de toute sa famille. Charles X les reçut avec une bonté touchante. Le jeune comte de Chambord accueillit avec de bruyants transports le compagnon de ses jeux, Henry, le dernier fils de la comtesse de la Bouillerie.

Au retour de ce voyage, la famille qui, depuis 1830, s'était fixée à la campagne, au château de la Barbée, en Anjou, revint à Paris. Tandis que son jeune frère commençait ses études, François achevait son éducation par la connaissance du monde et par l'étude du droit. Bientôt, en effet, le monde le reprit encore une fois. De nouveau, il fréquenta les salons et donna libre carrière à sa verve poétique. Il fit des vers qui lui valurent de nombreuses félicitations.

En ce temps-là, l'hiver mondain et littéraire du faubourg Saint-Germain durait ses quatre mois réglementaires. La société y était des plus brillantes. Partout le jeune

poète était bien accueilli, mais il choisissait surtout les salons où on causait, où on lisait des vers, où on jouait de la comédie. Ses préférences étaient pour ceux de la marquise de Bellissens, de la duchesse de Rauzan, de la comtesse de Circourt et de M^{me} Swetchine. C'est dans ce dernier qu'il fit connaissance de Lacordaire et de M. de Falloux.

Toutefois, le monde et ses plaisirs n'eurent jamais sur le cœur de François un empire complet. Jusqu'au milieu de la dissipation apparente de sa vie, il sut conserver intacts les principes chrétiens qu'il tenait de sa famille et de son éducation. Il a dit lui-même qu'il fut « l'un des premiers et fougueux auditeurs de Lacordaire.

Rien ne prouve, dit M. Buisson (1), qu'au sortir d'une longue réunion mondaine, il ne soit entré plus d'une fois, au petit jour, dans une église dont la porte venait de s'ouvrir sur son passage, et que là, se rapprochant du tabernacle, il ne se soit longtemps oublié devant le Dieu de sa Première Communion. Au fond, cette âme de colombe prend de la corde plus qu'il ne convient pour un ancien séminariste, mais elle est toujours retenue et rattachée par un fil invisible à son Dieu et à sa mère.

D'ailleurs, M^{me} de la Bouillerie veillait sur son fils. Afin de le distraire du monde, elle l'avait engagé à faire, en compagnie d'Alfred de Falloux, un grand voyage en Allemagne, en Russie et en Pologne. De ce voyage, le jeune homme ne rapporta que d'agréables souvenirs. Il vit beaucoup, observa un peu, mais n'écrivit guère que des vers, les semant à profusion dans le grand monde de Saint-Pétersbourg.

Un matin de l'année 1836, ma mère, dit M^{sr} de la Bouillerie (2), me fit remettre un mot écrit, qu'elle n'avait pas osé me dire, où elle me suppliait de quitter immédiatement Paris et de partir pour Rome avec sa sœur, la comtesse de Foucault, qui devait se rendre en Italie. J'obéis et je me dirigeai vers Rome.

C'est là que Dieu l'attendait. Dans la capitale de la chrétienté, il sentit en son

(1) M. Buisson, *Éloge de M^r de la Bouillerie*, prononcé devant l'Académie des Jeux Floraux.

(2) *Autobiographie*.

cœur le vide de l'existence mondaine qu'il menait depuis plusieurs années, et le regret, vague encore, de sa vocation oubliée. Par désœuvrement, par curiosité, il se mit à suivre les cours de théologie du Collège romain où les laïques étaient admis sans difficulté, et le goût qu'il ressentit pour ces études sérieuses fut le premier symptôme du changement qui s'opérait en lui. Bientôt la *Somme* de saint Thomas d'Aquin s'empara de toutes les puissances de son esprit, et l'éleva dans des sphères inconnues et pleines de délices. Enfin, il rencontra sur son chemin l'homme qui devait lui faire connaître clairement sa vocation.

Une circonstance minime, dit-il, un avis donné par le professeur aux jeunes élèves ecclésiastiques, pour qu'ils eussent à se rendre, selon un usage mensuel, auprès de leurs confesseurs, un avis qui ne me regardait même pas, fut la voix que Dieu m'adressa et que j'eus le bonheur d'entendre..... J'allai me jeter aux pieds du R. P. de Villefort; et là, à l'exemple de Pierre, je pleurai amèrement.

Que se passa-t-il alors dans cette âme si bien disposée? Dieu seul le sait. Mais, en entendant la confession de ce beau jeune homme au cœur ardent qui lui disait : *Fame pereò; je meurs de faim!* de la faim de Dieu et des âmes, le bon P. de Villefort, homme d'une vertu éminente et d'une expérience consommée, sentit ses entrailles s'émouvoir, il pressa sur sa poitrine son généreux pénitent, et lui dit : « Je n'hésite pas un seul moment; vous serez prêtre. »

A partir de ce moment, François fut fixé; il ne regarda plus en arrière. Son premier mouvement fut pour sa pieuse mère. Elle qui n'avait jamais douté, jamais désespéré de la vocation de son fils, qui, même quand elle le voyait lancé dans le tourbillon du monde, répétait : « François sera prêtre! » quel bonheur elle dut éprouver en apprenant qu'enfin il allait suivre sa vocation! « Quelle joie immense ce fut pour elle! dit M^{re} de la Bouillerie. J'étais bien moins qu'Augustin, mais elle était autant que Monique!..... »

C'est ainsi que le futur prélat rentra, pour n'en plus sortir, dans cette carrière ecclésiastique dont il devait parcourir avec éclat tous les degrés. En 1839, dans l'église de la Trinité-du-Mont, il reçut la tonsure des mains du cardinal de Bonald. Deux ans plus tard, après avoir achevé ses études théologiques, il était ordonné prêtre. Ici, laissons-le parler lui-même :

Je célébrai ma première messe le jour de Pâques de l'année 1841, dans la chapelle Borghèse de Sainte-Marie Majeure. Le plus beau jour du chrétien est celui de la Première Communion; le plus beau jour de la vie du prêtre est celui de sa première messe. Mais, entre ces deux jours, que d'affinités admirables : même joie, même bonheur, même ivresse, mais avec plus de candeur et d'innocence dans l'enfant, avec un plus complet épanouissement de l'esprit, du cœur, de l'âge et de la dignité dans le prêtre..... Ma mère assistait à ma première messe, et nulle âme, en ce beau jour, ne tressaillit d'une joie plus vive, à l'unisson de la mienne. Ma mère avait été pour moi l'ange de Tobie : elle m'avait, dès mon enfance, dirigé vers l'autel; et c'est elle aussi qui m'y avait ramené.

Les jours suivants furent comme une succession de bonheurs tout célestes. En célébrant, chaque matin, ce prêtre de trente ans, revenu à Dieu, fondait en larmes. Il sentait croître de jour en jour son amour pour l'Eucharistie. Il passait de longues heures dans la chapelle des Sacramentines où la divine Hostie était exposée. Il visitait son ami Lacordaire qui venait de s'enfermer au couvent de Sainte-Sabine pour y faire son noviciat dans l'Ordre de Saint-Dominique. Il rendait un service inappréciable à de jeunes ecclésiastiques français, en les engageant à vivre à Rome en communauté. Sur les conseils du P. de Villefort, il prolongea de deux années son séjour dans cette ville, afin d'y compléter ses études théologiques. Son diplôme de docteur est daté du 7 juillet 1842.

Le temps de la préparation s'achève, le moment est venu pour le jeune prêtre de faire part aux âmes des riches trésors intellectuels et moraux qu'il a recueillis dans la ville des Papes. Nous allons le suivre

dans sa double carrière sacerdotale et épiscopale, qu'il a su remplir de tant de mérites.

II VICAIRE GÉNÉRAL DE M^{gr} AFFRE LES ŒUVRES EUCHARISTIQUES

C'est au Petit Séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet, dont M. Dupanloup était supérieur, que l'abbé de la Bouillerie exerça d'abord son ministère lorsque, après son retour de Rome, il vint se mettre à la disposition de son archevêque. Mais trois mois s'étaient à peine écoulés que M^{gr} Affre, frappé du retentissement qu'avait à Paris le retour du jeune abbé, dans le monde où il avait autrefois vécu, songea aux services que pouvaient rendre à la religion les sympathies que le jeune prêtre avait inspirées, et l'appela près de lui, dans ses conseils et dans son administration. Il lui confia d'abord les fonctions d'official, qui ont trait à certaines causes ecclésiastiques, aux empêchements et dispenses de mariage et à diverses formalités délicates.

L'abbé de la Bouillerie n'occupa cette charge que peu de temps.

L'usage était alors, dit-il dans son *Autobiographie*, que le rapport général des Conférences du diocèse se fit chaque année à l'archevêché, en présence du clergé réuni. Dès la seconde année de mon arrivée à Paris, M^{gr} Affre me chargea de ce rapport, et, le lendemain du jour où j'en avais fait la lecture, il me nomma vicaire général honoraire.

Ses nouvelles fonctions mirent le jeune prêtre en relations suivies avec son archevêque. Il s'établit entre eux des liens d'amitié que rien ne put rompre. « Avec M^{gr} Affre, dit le neveu du prélat, il vécut avec un ami, dans la simplicité sublime et évangélique..... Il lui fit connaître toutes les douceurs de l'amitié. » Bientôt l'archevêque ne put plus se passer de lui. Il en fit son vicaire général titulaire et le nomma archidiacre de Sainte-Geneviève. Et cependant, leurs idées et leurs sentiments étaient loin de se ressembler sur plusieurs points. « Je

ne suis pas un ardent ultramontain comme vous, disait M^{gr} Affre à son grand vicaire, mais je vous aime plus qu'aucun des modérés qui m'entourent. »

L'archevêque de Paris n'aimait pas à parler en public. Reconnaissant les dispositions que l'abbé de la Bouillerie montrait dès lors pour la prédication, il se faisait accompagner de son jeune vicaire général dans ses tournées et dans les cérémonies qu'il avait à présider. Le plus souvent, il le chargeait de prendre la parole à sa place, parfois même il l'obligeait à la prendre à l'improviste. Ce fut pour notre ecclésiastique une excellente école où il se forma à la prédication, surtout à ce genre de discours où il excellait, adressé à un auditoire spécial, et pour un objet déterminé, auquel il savait merveilleusement approprier sa parole.

Cette rare facilité d'improvisation datait de loin. Lui-même en parle avec une simplicité charmante :

C'est en rhétorique, chez l'abbé Poiloup, que je remarquai en moi une faculté que j'ai toujours conservée, celle de composer et de fixer en même temps dans ma mémoire de très longs discours sans recourir jamais à une seule note écrite. Je remettais à mon professeur la copie de mes devoirs, sans jamais les écrire ailleurs, et jeme souviens de son étonnement, lorsqu'il s'aperçut pour la première fois en classe que je lisais, sans faire aucune faute, sur un papier entièrement blanc, la copie d'un long devoir qu'il tenait lui-même à la main. Lorsque, plus tard, je suis devenu prêtre, je me suis aperçu que les discours que j'avais essayé d'écrire d'avance et d'apprendre manquaient presque toujours de suite et d'ensemble. Je ne suis sûr de moi et de ma parole que lorsque je n'ai absolument rien écrit. Je ne voudrais pas cependant conseiller cette méthode à tous les jeunes orateurs chrétiens.....

C'est ainsi que M. de la Bouillerie faisait son apprentissage des fonctions épiscopales dans le premier diocèse de France. Mais il ne se contentait pas de parler. Aux paroles il joignait les actes. Il prit une part considérable à la fondation ou aux développements des œuvres qui sont l'honneur de notre pays.

La comtesse de la Bouillierie, dit M. Buisson (1), était venue retrouver son fils à Paris, où elle avait, depuis son veuvage, consacré toute sa vie aux œuvres de charité. Les traditions de famille de l'archidiacre, ses relations le désignent naturellement pour le département des œuvres, si important dans ce diocèse. Il faut relire dans ses notes l'histoire rapide de l'impulsion qu'il imprime aux œuvres déjà existantes ou à ses propres créations de piété et de bienfaisance; la gradation en est saisissante. Commencées entre quelques personnes pieuses dans l'intimité d'une chapelle, elles entrent triomphalement dans tous les sanctuaires de Paris et deviennent diocésaines. L'Adoration perpétuelle, qui était la grande inspiration de sa vie sacerdotale; l'œuvre des Tabernacles, qui en est le complément; l'Adoration nocturne, née dans la chambre d'artiste du P. Hermann entre une douzaine de jeunes hommes; l'œuvre des Enfants convalescents, entreprise avec Georges de la Rochefoucauld, Augustin Cochin, Joseph de la Bouillierie; celle des Jeunes apprentis avec Armand de Melun, celle des Jeunes ouvrières, deviennent et sont aujourd'hui des institutions considérables. Elles l'absorbent tout entier, il s'épuise à les animer.....

Donnons quelques détails sur les principales de ces œuvres.

L'Adoration perpétuelle du Saint Sacrement et l'Adoration dite des Quarante-Heures existaient bien à Rome depuis fort longtemps, mais elles avaient disparu en France, là où elles avaient été établies, pendant la tourmente révolutionnaire. Peut-être bien que, dans quelques communautés religieuses, certaines âmes privilégiées prolongeaient parfois leurs prières devant le tabernacle. Mais c'étaient là des faits d'ordre privé, des veilles isolées; il n'y avait rien d'approuvé, ni de prescrit par l'autorité ecclésiastique. L'adoration publique, officielle, n'existait pas. Tandis que le monde se livrait à ses plaisirs, Jésus était délaissé dans son tabernacle.

Or, l'abbé de la Bouillierie, qui avait vu ce qui se pratiquait à Rome, qui avait passé des heures si délicieuses dans la chapelle des Sacramentines, désirait ardemment établir l'Adoration perpétuelle en France.

A peine, écrit-il dans son autobiographie, une

position de grand vicaire m'eût-elle permis d'exercer autour de moi une certaine influence, que je songai à préparer de loin la grande œuvre que j'avais en vue, l'institution de l'Adoration perpétuelle à Paris..... Relever le culte du Saint Sacrement dans l'esprit et dans les cœurs des fidèles me semblait le principal objet que dût se proposer ma vie sacerdotale. Je commençai par former, très en secret, une association de personnes pieuses qui, successivement, adoraient le Saint Sacrement, pendant une heure de la nuit. Nous nous réunissions dans une chapelle, chaque deuxième vendredi du mois; je parlais aux associés, soit avant, soit après la Sainte Communion.

Le pieux vicaire général fut aidé dans cette œuvre par une vaillante chrétienne, M^{lle} de Mauroy, animée de la même dévotion envers la Sainte Eucharistie. A Rome, d'où elle revenait, cette demoiselle avait demandé au Pape une bénédiction particulière pour l'établissement des Quarante-Heures à Paris. Le Souverain Pontife, qu'une pareille demande étonnait, lui avait dit :

— Comment, ma fille! les Quarante-Heures à Paris, dans cette malheureuse ville, avec tous ces serpents dans les rues, mais c'est impossible!

— Très Saint-Père, nous nous convertirons, nous deviendrons meilleurs, avait répliqué M^{lle} de Mauroy.

Et Grégoire XVI, ému de ces paroles, lui avait dit, après un instant de recueillement :

— Avec la grâce de Dieu, tout est possible; allez, je vous bénis.

Sur la recommandation du P. Rosaven, M^{lle} de Mauroy s'adressa à M. de la Bouillierie pour mener à bonne fin l'œuvre qu'elle avait entreprise. On était en 1843, et le vicaire général de Paris prêchait alors le mois de Marie dans la chapelle de Saint-Valère (1). Il parla aux fidèles de l'adoration du Saint Sacrement avec tant d'onction, qu'immédiatement un certain nombre de personnes lui promirent de faire leur heure d'adoration.

Les Quarante-Heures commencèrent à

(1) Cette chapelle Saint-Valère, construite en 1837, dans la rue de Bourgogne, avait remplacé l'église du même nom précédemment élevée, en 1718, rue de Grenelle Saint-Germain. Elle fut supprimée quand l'église Sainte-Clotilde fut bâtie (1846-1857) non loin de là.

s'établir dans quelques églises de Paris, à Saint-Sulpice, à Notre-Dame des Victoires et à Saint-Jacques du Haut-Pas. Le 9 mai 1847, M^{sr} Affre présidait à l'adoration solennelle du Saint Sacrement, dans son église métropolitaine. Toutefois, ce ne fut qu'à partir du 1^{er} décembre 1848 que l'Adoration perpétuelle fut, sur les instances de Pie IX, canoniquement approuvée par M^{sr} Sibour, et établie définitivement dans le diocèse de Paris.

La chapelle Saint-Valère, où l'abbé de la Bouillerie avait parlé pour la première fois de l'adoration des *Quarante-Heures*, fut le théâtre d'une conversion qui se rattache étroitement au culte de l'Eucharistie et aux œuvres du futur évêque de Carcassonne.

Un vendredi du mois de mai 1847, le prince de la Moskowa pria un pianiste célèbre de le remplacer dans la direction d'un chœur d'amateurs qui donnaient des concerts religieux dans cette chapelle (1). L'artiste en question, doué de talents incontestables, était célèbre dans le monde parisien. Juif de naissance, Hermann fut assez étonné d'avoir à prêter son concours à une cérémonie catholique. Néanmoins, par obligeance, il accepta. Au moment de la bénédiction du Saint Sacrement, il éprouva une émotion étrange, à la fois douce et pénible. Poussé par une force secrète, il revint assister aux offices et aux saluts du mois de Marie. Chaque fois, à la bénédiction, le même fait se produisit. Il se sentait remué dans toute son âme. Quelques mois après, se trouvant à Ems, dans l'église catholique, selon son expression, « il sentit, au moment de l'Élévation, la grâce divine fondre sur lui de toute sa force ». Il tomba à terre, inondé de larmes, et se releva catholique.

Dès qu'il eut réglé ses affaires temporelles, l'artiste entra dans l'Ordre des Carmes, et prit le nom, bien connu, de P. Augustin-Marie du Saint Sacrement. Il devint dès sa conversion le pénitent de l'abbé de la Bouillerie, et Dieu se servit de lui pour l'éta-

blissement de l'Adoration nocturne du Saint Sacrement à Paris. Voici ce que raconte à ce sujet le saint homme de Tours, M. Dupont (1) :

Un jour, le pieux converti, étant entré dans la chapelle des Carmélites, se mit à adorer Notre-Seigneur exposé dans l'ostensoir, sans compter les heures et sans voir que la nuit approchait. C'était en novembre 1848. Une Sœur tourière arrive et donne le signal de la retraite; un second avis devient obligatoire. Alors Hermann dit à la Sœur :

— Je sortirai en même temps que ces personnes qui sont au fond de la chapelle.

— Mais celles-ci ne sortiront pas de la nuit.

Hermann, celui que l'on appellera bientôt l'ange du tabernacle, quitte la chapelle, se rend précipitamment chez M. de la Bouillerie.

— On vient, s'écria-t-il, de me faire sortir d'une chapelle où des femmes sont devant le Saint Sacrement pour toute la nuit !

— Eh bien ! lui répond avec un doux sourire M. de la Bouillerie, trouvez des hommes, et nous vous autoriserons à imiter les pieuses femmes dont vous enviez le sort aux pieds de Notre-Seigneur.

Dès le lendemain, les bons anges aidant, Hermann trouvait de l'écho dans plusieurs âmes.

Les éléments de l'œuvre trouvés, il ne s'agissait plus que de l'établir. Ses développements furent rapides. La première nuit d'adoration eut lieu à Notre-Dame des Victoires, le 6 décembre, à l'heure même où Pie IX, chassé de Rome par l'impiété révolutionnaire, se réfugiait à Gaëte. Un capitaine de frégate, M. de Cuers, et un ancien diplomate espagnol furent les deux premiers inscrits sur la liste des adorateurs.

Nous convoquâmes une douzaine de jeunes gens, écrit M^{sr} de la Bouillerie, et nous nous réunîmes dans la petite chambre d'artiste qu'Hermann occupait alors. Là, nous posâmes les premières bases de l'œuvre..... Nous convinmes de nous procurer douze lits de camp qui seraient placés dans la sacristie. Deux d'entre nous devaient successivement adorer pendant une heure le Saint Sacrement exposé, les autres se reposant sur les lits de camp. Je présidais moi-même cette troupe fervente d'adorateurs..... Le matin, je faisais l'oraison, je célébrais la messe, et après, nous nous séparions pour rentrer dans nos demeures.

(1) Voir sa biographie, n° 189 des *Contemporains*.

(1) Voir sa biographie, n° 53 des *Contemporains*.

L'un de ces « fervents adorateurs » qui contribua pour beaucoup au développement de l'œuvre fut un modeste ouvrier, Antoine Ricoux. Il était chargé du matériel de l'œuvre qu'il transportait d'une église à l'autre avec un zèle et une régularité admirables. Ni le vent, ni la pluie, ni la neige, ni les chaleurs ne l'arrêtaient. Ses confrères l'appelaient *le saint cheval du bon Dieu*. Le digne homme racontait naïvement que lorsque, par les grosses chaleurs, il passait attelé à sa charrette et parfois harassé des fatigues d'une pénible journée, devant un débit de vins, la tentation lui venait de se désaltérer. Alors il prenait une pièce de monnaie dans sa poche droite, la mettait dans sa poche gauche en disant : « A votre santé, ô mon Dieu ! » Et il reprenait sa marche. Ces pièces, fruit de sa mortification, formaient un petit pécule qu'il distribuait ensuite aux pauvres.

Les nuits passées devant le Saint Sacrement paraissaient délicieuses à tous les membres de l'œuvre. Elles laissaient dans les cœurs un souvenir ineffaçable.

Ces délices ont été rappelées dans trois cantiques, aujourd'hui populaires, que l'abbé de la Bouillerie composa et que Hermann mit en musique : *La nuit sombre, Le cœur et le trésor, L'ange et l'âme*. Ce dernier surtout a eu un succès prodigieux. Le voici :

L'ANGE ET L'ÂME

Un chérubin dit un jour à mon âme :
Si tu savais la gloire de mon ciel,
Si tu voyais les purs rayons de flamme
Que sur mon front projette l'Éternel !...
Je répondis à l'archange céleste :
Toi qui vois Dieu plus brillant que le jour,
D'un Dieu caché sur un autel modeste
Sais-tu l'amour ?

L'ange reprit : Sais-tu ma joie immense
De contempler en face un Dieu si beau ?...
Le ciel pour moi tous les jours recommence
Et tous les jours mon bonheur est nouveau...
Je répondis : sais-tu ce qu'est l'hostie
Toi dont le cœur ne s'est point égaré,
Près d'un Dieu bon, près de l'Eucharistie
As-tu pleuré ?

Le chérubin voulut parler encore ;
Sais-tu, dit-il, mon aliment divin ?
Aimer, servir le grand Dieu que j'adore,
M'unir à Lui, voilà mon seul festin :
Je répondis au lumineux archange :
Tu te nourris de la divinité,
Mais l'humble pain que j'adore et je mange
L'as-tu goûté ?

O chérubin de la sainte patrie
Louons ensemble un Dieu si bon pour nous ;
A toi le ciel, à moi l'Eucharistie,
Notre partage à tous deux est bien doux.
J'aspire un jour à voir aussi mon père,
Mais ici-bas l'autel est tout mon bien ;
Voilà mon sort... Ton bonheur, je l'espère...
J'aime le mien.

L'adoration nocturne avait commencé à Notre-Dame des Victoires. Peu à peu elle se fit dans d'autres paroisses. Elle compléta l'adoration des *Quarante-Heures*, en reliant entre elles, par des nuits saintes, les trois journées consacrées dans chaque église ou chapelle à honorer le Sacrement de l'Eucharistie. Lorsque l'abbé de la Bouillerie fut désigné pour le siège de Carcassonne, on comptait déjà les nuits d'adoration par centaines, et les adorateurs par milliers. Aujourd'hui, c'est par dix et vingt mille qu'on les compte. Au sanctuaire du Sacré-Cœur, à Montmartre, le Saint Sacrement est exposé chaque jour et chaque nuit pendant toute l'année. Jamais les adorateurs ne font défaut. En ne comptant que le minimum, bien souvent dépassé, de douze adorateurs par nuit, leur nombre s'élève donc annuellement à près de quatre mille.

La province n'a pas voulu rester en retard. Dans beaucoup de villes, l'adoration nocturne a été établie à l'instar de Paris. C'est ainsi que des centaines de cœurs fidèles consolent chaque soir le divin Captif de nos autels de l'indifférence d'un grand nombre de chrétiens.

Le mérite et l'honneur de cette grande œuvre de foi qui attire tant de bénédictions sur notre pays reviennent incontestablement à celui qu'on devait appeler si justement « l'évêque de l'Eucharistie ». « Cette couronne seule, dit le marquis de Ségur, suffirait, au point de vue chrétien, à la gloire de son nom et à la reconnaissante vénération de tous les catholiques. »

De cette œuvre principale de l'Adoration diurne et nocturne découlèrent, comme des ruisseaux de leur source, des œuvres secondaires qui se rapportaient également à l'Eucharistie. « Quand il s'agira d'embellir nos églises, disait M. de la Bouillerie, n'écoutez plus que la voix de votre cœur. » Cette

parole avait eu de l'écho. Les plus grandes dames de Paris, à la suite de la comtesse de Brissac et de sa fille, de la comtesse de la Rochejaquelein, de M^{mes} Dubourg et de Florenville, et surtout de M^{lle} de Mauroy, rivalisaient d'ardeur pour le culte du Saint Sacrement. De leur zèle naquirent bientôt l'œuvre des Tabernacles, qui fournit des ornements et des vases sacrés aux églises pauvres, et celle des Lampes, qui, d'après les règles canoniques, doivent brûler nuit et jour devant l'autel du Saint Sacrement.

Enfin, comme pour couronner toutes ces œuvres eucharistiques, l'Ordre des prêtres du Saint Sacrement allait s'établir. Les deux fondateurs, le P. Eymard et le P. de Cuers, en ont toujours attribué la gloire et le succès à M^{gr} de la Bouillerie.

III. ŒUVRES DE CHARITÉ — M. DE LA BOUILLERIE TOMBE MALADE — VICAIRE GÉNÉRAL DE M^{gr} SIBOUR

Mais les œuvres de piété n'absorbaient pas tous les instants et tout le zèle du vicaire général de M^{gr} Affre. Il y avait, dans ce grand Paris, bien des misères physiques et morales à soulager. A côté des œuvres de piété, il fallait des œuvres de charité. L'abbé de la Bouillerie le savait mieux que tout autre. Aussi s'occupait-il activement des malades, des pauvres, des enfants et des ouvriers. Avec des prêtres comme M^{gr} de Ségur, M^{gr} Dupanloup, le P. Hermann, l'abbé de Girardin, l'abbé Desgenettes; avec des laïques comme M. de Melun, Ozanam, M. Bailly, M. Baudon, M. Maignen, il travailla à l'établissement des *Conférences de Saint-Vincent de Paul*. Son influence fut pour beaucoup dans l'excellent esprit qui y présida dès l'origine et qu'elles conservèrent en se répandant en province,

Avec Augustin Cochin, Georges de la Rochefoucault et son cousin, Joseph de la Bouillerie, il fonda l'œuvre des *Enfants convalescents*. Il contribua puissamment à la fondation de l'hospice des *Enfants incurables*, à l'établissement de patronages pour

les ouvriers et pour les apprentis; il encouragea et protégea l'œuvre des *Jeunes ouvrières* et celle des *Petits vagabonds*, plus connue sous le nom d'œuvre de la Compassion. C'est précisément à l'occasion d'un sermon en faveur de cette dernière qu'il a tracé ce joli portrait du gamin de Paris :

Quiconque a connu cette créature que l'on appelle l'enfant vagabond de Paris sait qu'il n'y a rien de plus espiègle, de plus fin, de plus souple, de plus agile. Vous croyez l'avoir entre les mains; il vous glisse comme un serpent. Vous croyez le tenir entre quatre murs; il grimpe comme chat et saute par-dessus. Vous croyez l'enfermer dans un cachot; il a appris de bonne heure l'art du serrurier, et les verrous ne lui font rien. Aussi l'un des faits les plus fréquents dans l'œuvre de la Compassion, ce sont les évasions. Un enfant est entré depuis quelques jours; il s'esquive; il faut courir après, et c'est précisément ce que font les bons Frères de la Compassion avec un courage admirable. Pour mon compte, je ne sache pas qu'on ait jamais mieux suivi qu'à la Compassion l'exemple du Bon Pasteur qui court, court et court après ses brebis égarées. Les pauvres Frères s'en vont dans les rues de Paris, disant leur chapelet, et, du fond de leur cœur, appelant leur cher fugitif....

M^{gr} Mermillod, dans son éloge funèbre de M^{gr} de la Bouillerie, a bien fait ressortir la part qu'il prit à toutes les œuvres de l'époque.

C'est là surtout, dit-il, que le jeune vicaire général marque sa force et sa bonté; il inspire toutes les associations, il en organise les bases, il anime les découragés, il discipline les impétueux; partout où l'on porte, avec le bon de pain, le secours de la foi, les joies de l'espérance, l'honneur de l'affection aux déshérités de la vie, vous êtes sûr de rencontrer le vicaire général comme guide, comme soutien et comme inspirateur. Ces œuvres variées, parure et paratonnerre de Paris, lui doivent, en grande partie, leur origine ou leurs progrès. Que ce soient ces patronages qui confient à la jeunesse riche la fraternelle surveillance pour écarter des pauvres les dangers d'un foyer sans foi, les périls d'un atelier sans Dieu; que ce soient les associations d'apprentis, les cercles d'ouvriers; que ce soit cette moderne chevalerie de la communion de la fortune avec la pauvreté sous la bannière de Saint-Vincent de Paul, sa tête dirige, son cœur excite et sa main gouverne ces héroïques milices de la charité contemporaine.

Loïn de craindre ces coopérateurs laïques, ces pieuses auxiliaires, émules des chrétiennes des premiers âges, il les recherche, il les attend sur la margelle du puits du Jacob : bien des Samaritaines, arrachées aux frivolités parisiennes, lui doivent la beauté de leur âme renouvelée et la joie d'une vie utile qui suit la misère et console la douleur.....

En dehors des multiples occupations que lui créaient ses œuvres, l'abbé de la Bouillerie avait encore la direction des communautés religieuses de la capitale. Cette direction spirituelle entraînait des visites, des instructions, des retraites, des cérémonies à présider. Et cependant, le zèle du pieux vicaire général ne s'arrêtait point là. Il confessait encore un grand nombre d'hommes et de dames qui se sentaient attirés par sa foi vive, sa tendre bonté et sa science éclairée. On se demandait avec inquiétude s'il pourrait suffire à tant de travaux. La réponse ne se fit pas attendre.

Dès les premiers jours de 1848, sa santé se trouva gravement compromise. Le médecin de sa famille, qu'il fut obligé de consulter, lui dit avec une brusque franchise : *Tant que vous ferez votre religion avec cet acharnement, vous ne guérirez pas.* Obligé d'aller aux eaux de Néris, ensuite à celles de Vichy, M. de la Bouillerie dut suspendre tout ministère, toute prédication, tout travail. Son système nerveux était si ébranlé, son anémie était telle qu'il ne put dire la messe le dimanche qu'au prix de grandes souffrances. On crut un instant que c'en était fait de son ministère sacerdotal. Heureusement, ces prévisions pessimistes ne se réalisèrent pas.

Au bout de quelques mois, un mieux très sensible se produisit, et il se trouvait à Paris quand le mouvement insurrectionnel éclata. On connaît le triste résultat des journées de juin, qui coûtèrent la vie à plusieurs généraux, à un grand nombre de soldats et à M^{sr} Affre. Dès que l'abbé de la Bouillerie apprit que son archevêque était blessé mortellement, il se précipita, malgré son état de faiblesse, à travers les barricades, et rencontra le brancard sur

lequel six hommes rapportaient l'auguste blessé à son palais. En voyant son vicaire général qui fondait en larmes, M^{sr} Affre se mit lui-même à pleurer. Mais bientôt, dominant son émotion : « Mon cher ami, dit-il, nous faisons mal de pleurer : Dieu seul a fait tout ceci ; et il l'a voulu pour notre plus grand bien. »

L'abbé de la Bouillerie passa toute la nuit auprès de son archevêque mourant, lui suggérant de saintes paroles qu'il répétait d'une voix de plus en plus faible. Quand le vénérable martyr eut rendu le dernier soupir, il eut la consolation de lui fermer les yeux.

Après le décès de M^{sr} Affre, M. de la Bouillerie fut l'un des vicaires généraux capitulaires élus par le Chapitre pour administrer le diocèse pendant la vacance du siège. Mais l'émotion qu'il avait ressentie de la mort du prélat avait été trop forte. De nouveau, sa santé s'affaiblit, et il dut, pour de longs mois, se soumettre à l'épreuve de l'inaction et du silence. Toutefois, ce temps ne fut pas perdu. Profitant des rares heures de repos que lui laissaient ses souffrances, il dicta à un secrétaire les instructions qu'il avait faites aux fidèles pour l'adoration du Saint Sacrement. Il en sortit ce délicieux ouvrage des *Méditations sur l'Eucharistie*, qui a eu jusqu'à 60 éditions.

Dès que ses forces furent revenues, l'abbé de la Bouillerie reprit auprès de M^{sr} Sibour la place qu'il avait occupée pendant l'épiscopat de M^{sr} Affre, car le nouvel archevêque de Paris lui avait conservé son titre et ses fonctions (1). Mais le tempérament de M^{sr} Sibour différait complètement de celui de son prédécesseur. Autant l'un était froid, aimant peu à parler, autant l'autre était expansif et prodigue de sa parole. Des divergences de vues et de sentiments s'étant manifestées entre l'archevêque et son vicaire général, celui-ci pria le prélat de lui laisser simplement le titre de vicaire général honoraire avec la charge des œuvres.

(1) Voir les biographies de ces prélats, n^o 287 et 288 des *Contemporains*.

Il revenait donc à ce doux et fécond ministère qu'il devait remplir avec tant de zèle. Sous son habile impulsion, nous l'avons vu, ces œuvres se fondèrent, s'organisèrent et grandirent d'une manière admirable. Le bon prêtre y consacrait tous les instants de son existence, et ce fut au milieu de ces saintes occupations que vint le surprendre le décret qui le nommait à l'évêché de Carcassonne. (6 février 1855.)

IV. ÉVÊQUE DE CARCASSONNE — RELATIONS AVEC LACORDAIRE — CONCILE DU VATICAN

Le sacre de M^{sr} de la Bouillerie eut lieu le 20 mai 1855, dans l'église Notre-Dame. M^{sr} Sibour, prélat consécrateur, était assisté de M^{sr} de Bonnechose et de M^{sr} Dupanloup. Après la cérémonie, le nouvel évêque se rendit chez les Petites-Sœurs des Pauvres, et il voulut servir lui-même un repas qu'il offrait à leurs pensionnaires.

La fête, disait le lendemain M. Aubineau dans *l'Univers*, la fête était complète, et les poètes de la maison (toute maison de Petites-Sœurs en remercie plusieurs) avaient préparé leurs compliments. Je ne sais si les vers allaient bien droit, mais la reconnaissance ne boitait pas, et les cent cinquante voix chevrotantes et cassées qui répétaient ces pauvres refrains formaient assurément un admirable concert; et lorsque l'évêque, après avoir servi les pauvres et visité les infirmes, eut donné sa bénédiction à toute l'assistance et était au moment de quitter cette maison, où sa présence avait apporté tant de bonheur et donné un si bel exemple, les pauvres vieux criaient de toutes leurs forces : « Vive Monseigneur ! » et ne cessaient de crier que pour pleurer à chaudes larmes.

M^{sr} de la Bouillerie fut reçu avec enthousiasme par ses diocésains. Dès les premiers jours, il conquiert les cœurs de ses prêtres par ses manières distinguées et la bonté qui éclatait dans toutes ses paroles. Castelnau, Limoux et Narbonne rivalisèrent de zèle avec Carcassonne pour faire à leur évêque une réception triomphale. Le prélat, peu habitué à ces manifestations extérieures, en fut vivement touché. Il se donna corps et âme à son diocèse. Pendant les

dix-sept années qu'il y passa, il fit un bien immense, multipliant les œuvres de piété et de charité. Il fonda des patronages, des écoles et des asiles, des missions diocésaines et des Congrégations vouées à l'enseignement primaire. Il établit les Conférences ecclésiastiques et une caisse de retraite pour les prêtres âgés ou infirmes. Il n'eut garde d'oublier son œuvre de prédication, l'Adoration perpétuelle du Saint Sacrement, qui s'étendit bientôt dans tout son diocèse :

A peine, écrivait-il en 1863, ma pensée se fut-elle manifestée à cet égard, qu'un élan de pieux enthousiasme l'accueillit sur tous les points.... Les bons habitants de nos campagnes abandonnaient les travaux des champs pour venir à l'église et adorer le Dieu trois fois saint.... Fêtes populaires et vraiment chrétiennes, dont nous sommes encore tous les jours témoins.... Là, on ne s'assemble que pour prier; les âmes ne se réjouissent qu'en Dieu, et les cœurs ne se dilatent qu'en aspirant vers lui. J'ai eu la consolation, écrit-il encore, de voir successivement tous les diocèses voisins imiter mon exemple.

Les rapports de M^{sr} de la Bouillerie avec son clergé furent toujours empreints d'une grande cordialité : « Avant tout, disait-il, un évêque est un père. » Quand un prêtre avait reçu une destination qui contrariait ses vues, le prélat n'avait pas de repos tant que ce prêtre ne lui avait pas dit que, toute réflexion faite, il se soumettait sans trop de peine. Aussi, quand il fut nommé coadjuteur à Bordeaux, le clergé de Carcassonne l'appela-t-il très justement « le plus constamment vénéré et le plus tendrement aimé des évêques de France ».

Ce fut pendant son séjour dans l'Aude que M^{sr} de la Bouillerie prononça ses discours les plus remarquables. Comme autrefois à Paris, il aimait à prodiguer à ses diocésains les charmes de son éloquence. Souvent même il eut à parler en dehors de son diocèse. Simple et familier quand il s'adressait aux villageois, ils s'élevaient au grand art oratoire quand l'auditoire et les circonstances le demandaient. L'éloge funèbre de son ami, M^{sr} Gerbet, évêque de Perpignan; celui des martyrs de Castelfidardo

sont regardés comme des chefs-d'œuvre. Plusieurs de ses discours à des distributions de prix et celui qu'il prononça à l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse sont des merveilles d'éloquence et de poésie. Mais, de toutes ses œuvres oratoires, la plus étonnante fut l'oraison funèbre de Lacordaire.

Depuis qu'il l'avait rencontré dans le salon de M^{me} Swetchine, le prélat avait été en relations suivies avec le grand orateur. Un des premiers et des plus assidus au pied de la chaire de Notre-Dame, il l'avait retrouvé avec joie à Rome, et Lacordaire pouvait écrire à sa « maternelle amie » : « Mon manuscrit sera porté à Paris du 1^{er} au 15 août par l'aimable abbé de la Bouillerie, pour qui je me sens de plus en plus de tendresse, et qui m'en montre aussi beaucoup. » Et quelques jours après : « Pendant que je jouissais de ce bonheur (il venait de recevoir une lettre très encourageante de M^{me} Swetchine), voilà que l'abbé de la Bouillerie est tombé dans mes bras avec une effusion, une amitié, un abandon que je lui rendais de toute mon âme. »

Sorèze n'est pas très éloigné de Carcassonne, et on en profita pour nouer encore plus fortement les liens d'une sainte amitié.

Ici, écrivait en 1855 Lacordaire, l'année s'est close admirablement par un discours de Monseigneur l'évêque de Carcassonne, qui a enlevé l'auditoire et a exigé de moi une réponse imprévue dont le succès n'a pas été moindre. C'est là un de ces coups singuliers où la Providence apparaît d'autant plus qu'on s'y attend moins. L'effet de cette scène a été incroyable à trente lieues à la ronde; et, comme j'étais l'un des acteurs, je n'y comprends que tout juste quelque chose, sinon que Dieu a voulu nous favoriser d'une manière éclatante.

Le souvenir de cette journée oratoire n'était point encore effacé quand le P. Lacordaire mourut. C'était en 1861. M^{sr} de la Bouillerie fut appelé à l'improviste à Sorèze pour y prononcer l'oraison funèbre du grand orateur. Ce discours, à peine préparé, fut un événement. On en admira

l'éloquence et l'élévation littéraire. Mais ce qu'on remarqua par-dessus tout fut la véhémence protestation du prélat contre un acte déplorable et tout récent du gouvernement impérial: la suppression du Conseil central de la Société de Saint-Vincent de Paul, qu'un ministre sans vergogne avait osé comparer à la Franc-Maçonnerie. Atteint et flétri par ces pages vengeresses, le gouvernement de Napoléon III en défendit la publication; il alla même jusqu'à menacer de poursuites le prélat, s'il récidivait.

Celui-ci ne s'inquiéta guère de ces menaces. Lorsque, avec l'assentiment tacite du gouvernement français, les Piémontais envahirent les États pontificaux, il fut un des premiers à établir le denier de Saint-Pierre dans son diocèse et à défendre par la plume et par la parole les droits de l'Église et de son Chef.

Plus tard, quand on agita publiquement la question de l'infaillibilité du Pape, M^{sr} de la Bouillerie se montra un des plus ardents partisans de la définition. Au Concile du Vatican, il prononça un discours latin, dont l'élégance, la pureté de style et la fermeté de doctrine charmèrent les auditeurs. Il parla aussi dans l'église Saint-André della Valle, où se firent entendre les plus illustres prélats français. Il affirma et établit sa foi en l'infaillibilité par un dilemme resté célèbre, et qui fut reproduit alors par toute la presse catholique.

Nous prêchons l'Évangile, dit-il, mais nous ne le prêchons qu'aux âmes confiées à nos soins, et notre parole est sujette à l'erreur. Pierre enseigne le monde entier et ne se trompe jamais. Pierre, lui a dit Jésus, *j'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille jamais*. De deux choses l'une, mes frères: ou la prière de Jésus-Christ ne vaut rien, ou Pierre est infaillible.

L'évêque de Carcassonne accueillit la définition dogmatique avec les transports d'une joie inexprimable. M^{sr} Mermillod, son voisin de stalle au Concile, dit à ce propos:

L'histoire redira quelle part publique et secrète il eut dans ces délibérations si sages, si patientes,

si dignes de l'Esprit de lumière et de force qui anime l'Église. Nous avons été le témoin ému et consolé de ses labeurs, de ses prières et de ses larmes; Nous étions près de lui lorsque, en présence de Pie IX, en face des reliques de saint Pierre, les voix de l'Église, réunies de l'Orient, de l'Occident, du Septentrion et du Midi, acclamaient la tradition catholique! Nous nous souvenons avec quel ferme accent, avec quelle note vibrante le *placet* tomba de ses lèvres et le *Te Deum* jaillit de son âme débordante de foi et d'allégresse sur ce nouveau Sinai!....

V. COADJUTEUR A BORDEAUX — TRAVAUX LITTÉRAIRES — MONSIEUR DANS SA FAMILLE — SA MORT

Pendant son séjour à Rome, M^r de la Bouillerie avait eu plusieurs fois l'occasion de voir le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux (1). Les charmes de son esprit et de son cœur avaient laissé chez ce prélat une impression tout à fait favorable. Aussi, deux ans après, le cardinal, presque octogénaire, écrivait-il au Pape :

Donnez-moi un auxiliaire à l'âme grande et généreuse, aux mains pures et à la voix éloquente, qui puisse porter avec moi et pour moi le fardeau des sollicitudes pastorales.....

Et il concluait en demandant M^r de la Bouillerie. Le Pape donna aussitôt son consentement, mais il ne fallut pas moins de six mois de négociations auprès du gouvernement français pour que l'évêque de Carcassonne fût nommé coadjuteur de l'archevêque de Bordeaux avec future succession. Il reçut en même temps le titre d'archevêque de Perga *in partibus infidelium*.

La vie de coadjuteur, dit M. Buisson (2), ne fut ni moins active, ni moins féconde à Bordeaux qu'à Carcassonne; mais elle ne fut peut-être pas aussi facile. Le cardinal, quoi qu'il en eût dit dans sa lettre au Saint-Père, ne pouvait se résoudre à vieillir et à abdiquer, non pas l'autorité, mais une part quelconque de l'administration épiscopale. Cependant, l'affection venait sous les fonctions : clergé, religieux, fidèles, dans tous les partis, grands et petits, riches et pauvres, étaient attirés par la bonté de M^r de la Bouillerie, par sa parole

toujours prête et toujours séduisante, par l'ascendant de sa vertu, de sa doctrine, de sa haute intelligence, par sa munificence et son urbanité. On vit même plus d'une fois des dissidents lui donner des marques publiques d'une estime particulière.

« On le demandait partout, dit un de ses panégyristes, et l'on ne cessait d'admirer en lui ce je ne sais quoi qui trahissait, sous la croix pastorale, l'orateur soucieux d'honorer le plus beau des arts autant que l'évêque soucieux d'honorer le plus beau des ministères. » Il fut, malgré tout, le docteur ascétique, la parole ailée et vivante de la piété, le promoteur des hautes études, la personification de toutes les amabilités évangéliques.

Bien qu'il « s'arrangeât facilement de toute chose » et qu'il eût conservé son bon sourire, on retrouvait sur son visage, à la fin de sa vie, des traces de souffrance. L'épreuve était inévitable et sans doute nécessaire. Le changement d'existence, la vie commune avec des éducations si différentes, le naturel et aussi l'âge du cardinal, si peu compatible avec un partage d'autorité et d'influence, qu'il avait sollicité de bonne foi, se croyant capable de le pratiquer, l'étonnement qu'il dut éprouver à voir un nouveau venu pénétrer d'emblée dans le cœur de ses chers Bordelais qu'il remplissait depuis trente-cinq ans, tout cela constituait, sans qu'il y eût faute de part ni d'autre, un ensemble de conditions si défavorables qu'elles n'ont pas pu durer neuf ans sans contrister le cœur du meilleur des hommes. Cependant, le bon coadjuteur ne se plaignit jamais; il échappait toujours en souriant aux interrogations les plus intimes sur ce sujet, par un innocent et fugitif retour de quelque saillie parisienne, tempérée par une résignation angélique.

La place qu'il avait conquise à Bordeaux était en quelque sorte en raison inverse de celle qui lui était laissée dans l'administration diocésaine; elle grandissait quotidiennement et naturellement par l'expérience qu'on faisait de ses vertus. L'éclat et l'émotion des funérailles princières que lui a faites la population bordelaise, la tendre insistance du clergé pour garder son corps dans la cathédrale de Saint-André ont donné la vraie mesure de sa situation.

C'est à Bordeaux que M^r de la Bouillerie compléta ou acheva plusieurs ouvrages de valeur dont nous n'avons encore rien dit. Cependant, ils font connaître le prélat sous un nouveau jour, comme littérateur, et méritent, à ce titre, plus qu'une mention. M. Buisson, dans l'Éloge qu'il a prononcé devant l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse, dont l'archevêque de Perga était maintenant, a étudié très finement son

(1) Voir sa biographie n° 158 des *Contemporains*.

(2) *Éloge*, p. 61.

œuvre littéraire. En dehors de ses productions poétiques : ses cantiques et ses fabliaux, si populaires : *Le Ciboire doré* (1), *le Ciboire de cire*, *l'Hostie de Favernay*, la

LE CIBOIRE DORÉ

Je vous raconterai l'histoire
Que j'ai lue en un manuscrit,
Au sujet d'un petit ciboire
Qui fut doré par Jésus-Christ.

C'était à ces heures funestes
Où tout un peuple, contre Dieu,
Contre ses dons les plus célestes,
S'armait et du fer et du feu.

Comme on craignait un crime impie,
Une jeune fille s'avisa
D'aller prendre la Sainte Hostie
Et chez elle la déposa.

Où la cacher ?... Dans son armoire !...
La pauvre enfant n'avait pas mieux,
Mais comment trouver un ciboire
Pour y placer le roi des cieux ?

Elle cherche dans sa vaisselle
Ce qui lui paraît le moins mal !...
Et choisit, modeste comme elle,
Un joli vase de cristal.

On déroba le saint asile
Aux fureurs d'un peuple brutal ;
Le Seigneur demeura tranquille
Dans le ciboire de cristal.

Mais quand, de sa cachette obscure,
Le précieux trésor fut tiré,
Ciel ! l'hostie était blanche et pure
Et le ciboire était doré !

Jésus avait empreint sa trace !!!
Tout ce qu'il touche devient or !
Et cette empreinte, à la surface
Du ciboire se voit encor.

Ce n'est pas une parabole,
Je raconte un fait avéré.
Mais combien j'aime ce symbole
Du ciboire qui fut doré !

Jésus ! mon cœur est un ciboire,
Mais qui n'a rien de riche en soi ;
Pour lui, renouvelle l'histoire
Du ciboire doré par toi !

L'humilité, la modestie,
La patience, la douceur,
Voilà, divine Eucharistie,
La dorure que veut mon cœur.

Mais le cristal se laissa faire !...
De nous il en est autrement,
Dieu nous dore comme ce verre,
Et nous brisons notre ornement.

O Jésus ! désormais fidèle,
Je ne veux pas t'abandonner,
Et ne plus perdre une parcelle
De l'or que tu sais me donner.

C'est la morale de l'histoire
Que j'ai lue en un manuscrit,
Au sujet d'un petit ciboire
Qui fut doré par Jésus-Christ.

Légende de sainte Véronique Giuliani. etc., il la répartit en trois genres. Elle comprend des livres de piété, des discours et des livres de métaphysique chrétienne et de théologie.

Dans la première catégorie, on peut placer les *Méditations sur l'Eucharistie*, la *Vie chrétienne et l'Eucharistie*, le *Cantique des cantiques appliqué à l'Eucharistie*. Dans la seconde, les lettres pastorales du prélat, les homélies, discours, oraisons funèbres et allocutions de circonstance qu'il a dictés après les avoir prononcés, car on se rappelle que M^{sr} de la Bouillerie improvisait et n'écrivait jamais.

Ses œuvres oratoires ont été publiées par les soins de M^{sr} Ricard, son ami et son disciple. Elle constituent la partie la plus importante de son bagage littéraire. En toutes on remarque, avec une doctrine sûre, la note élégante et simple, familière à son esprit.

La troisième classe des œuvres de M^{sr} de la Bouillerie comprend : *Le Symbolisme de la nature*, le *Symbolisme chrétien* et *l'Homme d'après la doctrine de saint Thomas*. Le premier de ces ouvrages fut, dans le début, un livre de direction ; il avait été composé par l'évêque de Carcassonne pour M^{lle} Louise de Sabran-Pontevès, dont la haute piété aimait à méditer sur les œuvres du Créateur et du visible à remonter jusqu'à l'invisible.

A côté de ces publications, on peut signaler l'existence d'un volume destiné à rester toujours inédit. C'est un livre qui contient tous les discours prononcés par l'évêque aux cérémonies de famille qu'il présidait : baptêmes, Premières Communions, confirmations, mariages, bénédictions de chapelles et pèlerinages. « C'est un livre d'or, dit M. Buisson, que la piété des siens à élevé à M^{sr} de la Bouillerie. »

Un parfum de douce piété et de grande affection se dégage de la lecture de ces pages dont la préface a été écrite par les petits-neveux et les petites-nièces du prélat.

C'était pour le cœur aimant de l'archevêque de Perga un mois bien agréable

(1) Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner ici cette gracieuse poésie :

que ce mois qu'il passait chaque année au milieu des siens. Il aimait à dire que sa famille était « un petit diocèse dont il était le très heureux pasteur ».

Voici le cadre de ses vacances, d'après M^r Ricard et M. Buisson :

De belles résidences au cœur et dans la riche verdure de l'Anjou, à la Bouillerie, à la Barbée, à Lathan; de grands parcs, des arbres séculaires, des eaux courantes, des canaux, des chapelles, et aussi des théâtres de société. Toutes les joies de Dieu et tous les plaisirs de la bonne compagnie dans le monde sont associés dans la dignité, l'ampleur, l'entrain, la gaieté franche, la séduction, la variété, la poésie d'une vie rurale très large et très élégante.

Il est impossible d'imaginer rien de plus complet. On se croirait dans une famille de magistrature à grande culture intellectuelle du xvii^e siècle, vers la fin. L'évêque se mêle à tout. Il préside même aux jeux des enfants, après avoir présidé à leurs prières. On nous le montre un instant sous une cabane de branchages, retenant l'explosion de leurs cris joyeux durant une chasse à la glu des petits oiseaux, qu'on nomme en Anjou une *pipée*. Ou bien encore, on le voit, plein d'ardeur, faire une partie de croquet, jeu qu'il affectionnait beaucoup, et pour lequel il était d'une maladresse incroyable. C'étaient, à chaque coup malheureux, des désespoirs comiques qui excitaient l'hilarité de tous. Mais aussi, quand, après beaucoup de peine, ses partenaires le faisaient gagner, quelle explosion de joie !

Au moment du Pèlerinage National de 1872, M^r de la Bouillerie se trouvait à Lourdes, avec tous les siens, qui formaient un groupe assez nombreux, marchant derrière une bannière qui portait le nom d'une de leurs chapelles. Ce fut, pour le prélat, une occasion de renouveler la consécration de sa famille à la Sainte Vierge, consécration qu'on faisait solennellement à la fin des vacances de chaque année. Quelque temps après, une cérémonie bien douce l'appelait au château de la Roche-Huë, chez son cousin, le baron de la Bouillerie; il s'agissait d'administrer la Confirmation à un de ses enfants qui avait été miraculeusement guéri au moment de sa Première Communion. Au milieu de l'émotion et des larmes, le prélat s'adressa directement au jeune miraculé :

Votre père et votre mère avaient dit au Sauveur comme autrefois le centurion : Notre enfant est malade, il git étendu sur son lit, et il est privé de l'usage de ses membres : *Puer in domo jacebat*. Et le Seigneur s'était dit à lui-même : Je viendrai et je le guérirai : *Veniam et curabo eum*. Et, en effet, le jour même où il avait touché votre cœur, il touchait aussi vos membres; vous vous leviez et vous marchiez....

Il montra ensuite comment Dieu avait voulu récompenser la foi de sa mère et le dévouement de son père, qui s'efforçait de sauver alors son pays.

Le coadjuteur de Bordeaux ne savait pas refuser un service. Très souvent on lui demandait de présider des cérémonies et de prononcer des allocutions. C'était pour le prélat un surmenage continu qui devait porter un coup fatal à sa santé. En 1882, il sentait que ses forces s'en allaient; il avait même déjà le pressentiment de sa fin prochaine. Plusieurs de ses lettres en font foi. Néanmoins, il vint à Paris présider la profession religieuse de sa petite-nièce, M^{lle} Marie de la Bouillerie. De là, il se rendit à Toulouse où il prêcha le panégyrique de saint Thomas d'Aquin avec une éloquence qui ravit ses auditeurs. C'était comme le chant du cygne.

De retour à Bordeaux, il était épuisé de fatigue, et portait sur son visage les signes d'une mort prochaine. Cependant, il ne s'arrêta pas. Comme son divin Maître, il voulut aller jusqu'au bout de sa course. Il eut encore l'énergie de présider les cérémonies de la fête de Notre-Dame de Verdels et d'y prêcher. C'était le 1^{er} juillet. Quand il rentra à l'archevêché, il dut se mettre au lit, et les symptômes d'une congestion pulmonaire ne tardèrent point à se déclarer. Il vit venir la mort avec sa douceur et sa sérénité habituelles. Après avoir reçu le Saint Viatique, il dit avec un accent angélique et le visage rayonnant de joie : « Le Dieu de l'Eucharistie a toujours été bien bon pour moi. » Ce fut sa dernière parole, comme il convenait à celui qu'on a si bien appelé « l'évêque de l'Eucharistie ».

Il s'endormit doucement, dans la paix du Seigneur, le 8 juillet 1882, à l'âge de



CATHÉDRALE SAINT-ANDRÉ, A BORDEAUX

soixante-douze ans. On pleura sa mort, non seulement à Bordeaux, mais à Carcassonne, à Paris et même à Rome, où Léon XIII donna un souvenir à sa mémoire. Son oraison funèbre fut prononcée le 11 septembre par M^{sr} Mermillod. Le clergé de Bordeaux a voulu garder ses restes comme ceux d'un saint et lui élever un monument dans la primatiale Saint-André.

Le nom de M^{sr} de la Bouillerie restera dans l'histoire comme celui d'un saint prêtre, d'un écrivain charmant, d'un orateur éloquent et d'un grand évêque. Son souvenir

sera inséparable des œuvres eucharistiques qu'il a fondées

Jonage.

J. M. J. BOUILLAT.

BIBLIOGRAPHIE

Vie de M^{sr} de la Bouillerie, par M^{sr} RICARD, 1 vol. — *Oraison funèbre de M^{sr} de la Bouillerie*, par M^{sr} MERMILLOD. — *Éloge de M^{sr} de la Bouillerie*, par M. BUISSON. — *Les grands évêques de l'Église de France au XIX^e siècle*, par M^{sr} RICARD. — *Illustrations et célébrités du XIX^e siècle.*